

LUCIE RENAUD

# D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

## Le Moulin à Musique a 30 ans

Le Moulin à Musique a célébré son 30<sup>e</sup> anniversaire sans tambour ni trompette. Après tout, **pourquoi s'arrêter à dresser des bilans quand les projets continuent d'habiter sa directrice artistique Marie-Hélène da Silva, dont *Tête de violon!*, dix-huitième spectacle de la compagnie, ou cette rêverie sur les papillons (sans titre pour le moment) qui fera la part belle au marimba et au xylophone ? « Les artistes de la scène sont des passeurs, des allumeurs de réverbères et des initiateurs », rappelle-t-elle.**

Née dans une famille qui croyait en la nécessité d'articuler l'éducation autour de la musique et du théâtre, Marie-Hélène da Silva n'a pas hésité longtemps avant de consacrer sa vie à ses deux passions. Régisseuse dès l'adolescence, elle décide avec deux amis, Jean-Luc Éthier et Denise Bellemare, de fonder une compagnie qui rejoindra le jeune public autrement, à travers des spectacles musicaux théâtralisés, mettant en lumière à l'avant-plan répertoire traditionnel aussi bien que musique contemporaine.

Dès les débuts de la compagnie, la scénographie sera privilégiée, choix artistique qui deviendra au fil des productions la marque de commerce du Moulin. Les premiers jalons sont posés : *Chansons et musiques de notre enfance* (1980), *Chaperon rouge et Cie* (1982), *À portée de la main* (1984), *la Goutte* (1986), *Les boîtes ne sont pas toutes carrées* (1989) et *Un violon sur l'épaule* (1989), ce dernier spectacle permettant aux jeunes de 7 à 12 ans de découvrir le confident de Marie-Hélène da Silva. « Le rythme est endiablé, les points abordés variés. On dirait qu'elle s'amuse à nous poser des colles, sans insister, sans répéter ; elle avance légèrement dans son sujet en touchant à tout, pour nous donner faim d'apprendre, de savoir, de jouer peut-être », soulignait d'ailleurs Guylaine Massoutre dans *Jeu 74*, en mars 1995. Deux ans plus tard, le Conseil québécois de la musique décerne un prix Opus à la production, qui partira ensuite en tournée en Belgique.

L'équipe décide alors d'incorporer le répertoire contemporain aux trames de ses spectacles, avec *Il était deux fois* (1998), mais surtout *la Maîtresse rouge* (2000), premier jalon d'une collaboration avec Véronique Lacroix, directrice artistique de l'Ensemble contemporain de Montréal (ECM+), qui intègre spatialisation musicale et médiation culturelle. On

1. Texte et mise en scène : Joël da Silva. Accessoires : Nancy Bussières.  
 Programmation : Benoît Brodeur. Avec Marie-Hélène da Silva. Coproduit par les Jeunesses Musicales du Canada.



*Gros Paul* d'Anne-Marie Olivier, mis en scène par Michel-Maxime Legault (le Moulin à Musique, 2011). Sur la photo : Pierre-Étienne Rouillard.  
© Aude Vanlathem.

confie un rôle actif au jeune public. Avec la complicité des professeurs (qui gardent secrète la tenue du concert), les enfants s'approprient le thème d'Alain Dauphinais. Quand le quatuor à cordes fait résonner la mélodie dans les corridors, la magie s'installe d'un seul coup, les élèves se révélant en mesure d'offrir une écoute plus attentive de ces variations déstructurées.

Écrite et mise en scène par Joël da Silva, *l'Aube* (2001, pour les 4 à 8 ans)<sup>2</sup> approche de façon onirique, à travers un jeu poétique et physique, l'univers des sons, qu'ils soient mots, musique ou rythmes. La prémisse simple – le déménagement

2. Texte, mise en scène et conception sonore : Joël da Silva. Scénographie et costumes : Patrick Martel. Éclairages : André Rioux. Chorégraphie : Hélène Langevin. Réalisation sonore : Jean-Luc Éthier. Avec Marie-Hélène da Silva, Jean-Luc Éthier et Allan Sutton.

d'une enfant – laisse le champ libre à l'élaboration de paysages sonores volontairement fragmentés. Une approche bruitiste prévaut d'abord, les boîtes qui renferment les possessions de la famille permettant une initiation au rythme, les trois interprètes accentuant la pulsation, qui passe de quatre temps par mesure à trois puis à deux. À la recherche de ses repères, Sophie ouvre ensuite des cartons, ce qui favorise un jeu d'atmosphères, tantôt lyriques, tantôt purement ludiques, au grand plaisir des écoliers présents. Le piano se dévoile alors (littéralement), avant d'être propulsé malgré lui dans un voyage au fond des mers dont il sortira bien sûr indemne : « Il faut sauver le piano, lui donner de l'air, un air. » Cela permettra notamment un étonnant contrepoint de rythmes et de mots, articulé autour du son *f, fain, Sophie* et *faute* servant de sujets à une fugue déjantée. « D'habitude, j'écris avec des mots. Des mots qui, lorsqu'ils sont prononcés sur une scène de théâtre, deviennent des sons, de la musique. J'ai d'abord écrit avec des sons et des notes de musique qui, lorsqu'ils résonnent sur scène, suggèrent tout plein de mots, sans jamais les dire pourtant », résume l'auteur. L'histoire ne possède qu'une importance relative, l'instrument lui-même servant de catalyseur, à travers quelques œuvres-clés du répertoire, signées Bach, Chopin, Satie, Bartók ou Messiaen, sans oublier une délirante relecture pour piano à quatre mains de *Ballade en traîneau* (alors que Sophie déballe la boîte de décorations de Noël). Marie-Hélène da Silva admet avoir un faible pour cette production, qui lui permet de se retrouver entre amis : « *L'Aube* reste pour moi quelque chose de très beau, de ténu, de doux, un peu hypnotique, hypnotisant, surréaliste, tout en délicatesse, qui transmet cette candeur envers le nouveau. »

Les deux derniers-nés de la compagnie, *Gros Paul* (2011)<sup>3</sup> et *Tête de violon !* (2012), abordent des univers diamétralement opposés. Ubuesque à plus d'un niveau, le premier (pour les 8 à 12 ans) se veut à la fois une charge contre la consommation à outrance et une fable écologique, un charmant poupon devenant Gros Paul, être vil et cupide, incapable de résister à l'appel de la surenchère, dévorant littéralement tout sur son passage, objets, terres, cours d'eau, humains. « Je veux et j'exige le plus grand des festins. Monte jusqu'à ma bouche et je vais te susurrer les moindres détails de l'imposant banquet qui me comblerait », explique-t-il à son serviteur Noïrot. Remplie d'effets (glissandos, basse *slap* traitée de façon rythmique plutôt que mélodique, percussions servant à réguler le débit du comédien, *clusters*, quintes ouvertes, distorsions de références tonales, explosions), la musique de Michel Gonneville soutient le texte d'Anne-Marie Olivier sans jamais l'envahir. On regrette presque par moments que sa puissance ne fasse d'elle un deuxième narrateur, qui ponctuait ou détournerait certains propos ; l'équipe de création a peut-être craint que le langage

de Gonneville ne vienne froisser les oreilles des plus vieux (et frileux). Pierre-Étienne Rouillard campe un Gros Paul immense, particulièrement expressif, et intègre avec une facilité désarmante les intonations des rôles secondaires dans un souffle narratif distinct, qui jamais ne confond l'auditeur. Habillés par des éclairages soignés, plusieurs choix de mise en scène adroits ponctuent le propos : utilisation de parapluies qui deviennent personnages (le ministre étant par exemple représenté par un long parapluie noir dont l'ombre grandit au fur et à mesure) ou transmettent un effet hypnotisant ; gant rouge qui se mue en pomme, ou foulards qui sortiraient des poches, rappelant le classique numéro de magicien.

*Tête de violon !* (pour les 3 à 8 ans) aborde quant à lui l'instrument de façon instinctive, « comme si on le découvrait pour la première fois, a précisé Joël da Silva lors d'une première représentation. Cela se veut une suite de petits moments de vie, sans paroles, sans intrigues, une immense page blanche qui laisse toute la place au violon et à l'humain ». Dans un décor presque entièrement immaculé, la « joueuse d'idées » et interprète Marie-Hélène da Silva, dont la coiffure rappelle la volute de l'instrument, en explore les possibilités (ce dernier se transformera même en planche de karaté). L'archet se mue en épée, en balancier, tout le corps finissant par prendre le relais (comme celui des enfants) avant que ne s'esquissent les premières mesures de *Humoreske* de Dvořák. Si certains segments relèvent du registre clownesque, d'autres abordent des univers troubles, comme cette trame accompagnant la *Danse macabre* de Saint-Saëns qui évoque les appels de sirènes de zones de guerre (sous-texte qui échappera sans doute au public cible, mais émouvra leurs accompagnateurs), ou tendres, alors que da Silva joue de façon verticale sur un violon couché, la succession de notes se fondant éventuellement en une délicate interprétation d'*Ani couni chaouani*, chanson entonnée spontanément par les petits. Si la narration fragmentée ne rebute pas, la charge poétique du propos demande sans doute à être recentrée, concentrée, universalisée. La directrice artistique du Moulin à Musique ne cache d'ailleurs pas que ce spectacle sans paroles, coproduit par les Jeunesses Musicales du Canada, pourrait devenir une clé pour ouvrir enfin des portes sur la scène internationale.

Si elle n'évoque pas encore l'heure de la retraite, Marie-Hélène da Silva aimerait néanmoins que la compagnie possède une vie propre, indépendante de la sienne. En trois décennies, dix-huit productions, dont huit étaient présentées au cours de la dernière saison, se sont succédé. Autant de témoins ou, pour reprendre le titre d'une production récente, de *pierres blanches*. ■

3. Texte : Anne-Marie Olivier. Mise en scène : Michel-Maxime Legault. Musique : Michel Gonneville. Direction musicale : Véronique Lacroix, ECM+. Accessoires : Elen Ewing. Programmation Logic : Allan Sutton. Avec Flavie Gagnon (violoniste), Nicolas Lessard (bassiste), Pierre-Étienne Rouillard (conteur et chanteur) et Allan Sutton (clavériste).

CI-CONTRE : Marie-Hélène da Silva dans *Tête de violon !*, écrit et mis en scène par Joël da Silva (Le Moulin à Musique, 2012).

© Aude Vanlathem.

